

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 30 fr. pour l'année.
— 14 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 21 fr.
Hors du département, 22 fr. pour
l'année, et dans les théâtres
30 c. par numéro



L'ARTISTE

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE.

Journal petit in-folio, imprimé avec luxe; Table et Couverture; Formant un beau volume Album à la fin de l'année; Paraît tous les Dimanches, et se vend dans les Théâtres.

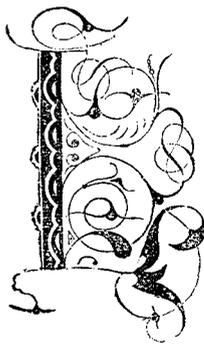
On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, 6; — chez Gourdon, libraire, rue Lafont, 4; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de la Préfecture, 6. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Aujourd'hui, distribution à nos abonnés de notre premier morceau de musique, retardé jusqu'ici par le fait du graveur, et qui appartient au numéro de dimanche dernier, ainsi que nous l'avons déjà expliqué. Toute la musique que nous publions est la propriété du Journal et porte le timbre sec de l'Artiste en province.

LYON.



A la chambre des députés, dernièrement encore et comme toutes les années du reste, vient de voter, mais non sans quelques observations, le chapitre du budget du ministère de l'intérieur, concernant les subventions théâtrales, chapitre spécial qui monte à la somme très respectable de 4,084,200 fr.

Notre intervention dans un pareil débat peut paraître étrange au premier abord. Nous ne sommes rien autre chose qu'une petite feuille de la province, et à laquelle on n'a pas encore donné le droit d'élever la voix quand il s'agit d'intérêts sérieux. Cependant nous ne voulons pas laisser aux seuls journaux politiques, et à quelques feuilles littéraires de Paris, la préoccupation de discussions aussi graves et qui touchent d'aussi près à l'existence de l'art, et, en émettant nos idées à cet égard, nous restons dans notre spécialité.

Chaque année le Gouvernement consacre une somme énorme aux théâtres royaux. Le but de cette dépense est de maintenir en France l'art dramatique et l'art lyrique à une hauteur et à un état de prospérité dignes du pays et de notre civilisation, ce qui n'empêche pas que chaque année n'apporte avec elle sa part de progrès dans les voies d'une décadence évidente pour tous et qu'on signale depuis longtemps. On dépense beaucoup, et avec une constante sollicitude, et le théâtre, pour l'existence et la prospérité duquel on fait avec raison des sacrifices véritables, le théâtre se meurt et l'art avec lui. Un tel fait mérite l'attention de tous les hommes sérieux. Devant de pareils résultats on a le droit de se demander si les fonds votés par les chambres sont suffisants d'abord, et dans le cas de l'affirmative, le chiffre de cette dépense étant constaté et déclaré convenable, si l'emploi en est ensuite raisonnablement fait. Nous approuvons les subventions, parce que sans subventions les grands théâtres de Paris n'ont pas de vie possible, parce que les théâtres dits *théâtres royaux* sont les temples de l'art dramatique, et que, eux fermés ou livrés à des ressources insuffisantes et éventuelles, l'art dramatique et l'art lyrique n'existent plus. Seulement, il s'agit de savoir si la subvention que l'on donne remplit le but qu'on en attend. A la chambre des députés, c'est là-dessus justement qu'ont porté les observations de quelques membres, c'est-à-dire sur le fait même de l'emploi de la subvention. L'Opéra a été le point de mire de toutes les objections et de toutes les attaques, parce que l'Opéra, c'est-à-dire l'Académie royale de musique à elle seule, coûte 620,000 fr. par an, ce qui n'empêche pas ce théâtre de toucher à une décadence complète. Un orateur, M. Liadières, a été jusqu'à demander la suppression totale de la subvention de l'Opéra.

Je n'ai pas l'honneur insigne d'être député, je n'ai pas même l'avantage de disposer des colonnes d'un grand journal à Paris ou ailleurs, et je voudrais cependant que mes convictions deviennent celles aussi de nos honorables représentants. Je ne vote pas avec

M. Liadières la suppression des fonds que l'on a toujours accordés, mais il me semble que le Gouvernement qui paye devrait administrer un peu par lui-même. Dites qu'en fait d'art je ne suis pas un homme de progrès, que mes idées sont rétrogrades; j'irai jusqu'à avouer que je regrette le temps où l'administration de l'Académie royale ressortissait directement à la liste civile, et que je ne comprends pas que les deniers publics puissent servir à des intérêts individuels.... La ruine de l'Opéra (j'en excepte la direction de M. Véron, laquelle est une exception, et les exceptions n'ont jamais rien prouvé contre les règles), la ruine de l'Opéra, dis-je, date du jour où sa gestion si compliquée et si difficile a été livrée à un directeur unique, parce que ce directeur, quel qu'il soit, ne peut être et ne sera jamais qu'un spéculateur plus ou moins habile qui veillera sans cesse sur ses intérêts particuliers, et fera toujours bon marché des intérêts de l'art qui lui sont confiés. Que le Gouvernement par ses agents veille aux destinées de l'Académie royale, la subvention sera légitime.... : il s'agit de la musique, de l'art lyrique en France, rien de mieux. Mais il ne faut pas que les contribuables interviennent, quand le but de l'argent dépensé n'est pas rempli. C'est un directeur qui gouverne l'Opéra, qui en fait métier et marchandise : je ne conçois alors qu'une subvention possible, c'est-à-dire une subvention municipale; je ne conçois qu'une intervention rationnelle, celle de la ville de Paris. Confier l'Académie royale à un directeur quelque adroit et expérimenté qu'il puisse être, c'est assimiler ce théâtre à une scène de province, ni plus ni moins.

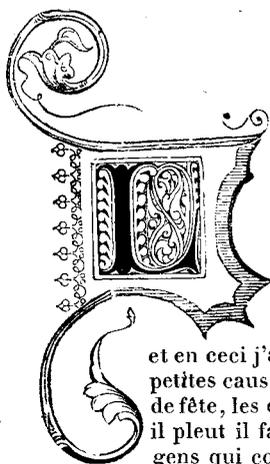
M. Léon Pillet (nous ne faisons pas ici une question de personne) est directeur de l'Opéra : il peut en faire tout ce qu'il lui plaît, aux conditions observées cependant d'une espèce de cahier des charges, qui le renferme dans un répertoire donné. Il ne s'agit plus ici des progrès de la musique dramatique, il ne s'agit plus d'une scène modèle, il n'est plus question d'un autel élevé à l'art, ce n'est plus là le foyer unique où doivent s'alimenter tous les théâtres de la France; non, il s'agit de gagner de l'argent et d'utiliser un privilège. Je demande si le rôle du Gouvernement est de faciliter au directeur de l'Opéra, par une subvention, les moyens de faire fortune. Je demande quelle différence il y a entre l'Opéra d'aujourd'hui, à part le chiffre de la subvention et le talent de quelques sujets, et le théâtre de Bordeaux, celui de Lyon ou celui de Marseille. Je demande si l'Opéra, tel qu'on l'a fait, n'est pas de plein droit du ressort du conseil municipal de Paris, et je tiens à prouver qu'il y aurait urgence à se préoccuper de l'emploi des fonds dont on dispose, non plus pour faciliter une exploitation, mais bien pour revenir aux errements rationnels les seuls possibles, à savoir la direction de l'Opéra par le Gouvernement lui-même, dans la personne de ses agents.

Un autre jour nous dirons quel a été le rôle de l'Académie royale de musique dans le mouvement musical de ces dernières années, ce qui nous amènera à constater les résultats réels de la subvention et de l'usage qu'on en fait. Nous arriverons ensuite, en généralisant, aux différentes causes de la décadence de l'art dramatique, et nous en viendrons à ces conclusions de natures diverses : 1^o ou le maintien de la subvention de l'Opéra, par le vote des chambres, en supposant l'Opéra sous la gestion immédiate du ministère de l'intérieur, sans directeur privilégié, ou, dans l'hypothèse du maintien de l'état actuel des choses, la nécessité pour la ville de Paris de fournir les fonds de cette subvention; 2^o l'augmentation du budget de la Comédie-Française, qui a élevé si haut notre gloire littéraire et dont la prospérité tient de si près à l'existence des théâtres de la province; 3^o l'établissement d'un second Théâtre-Français; 4^o la réorganisation d'un second Théâtre-Lyrique, ce qui ne veut pas dire que nous approuvions le moins du monde l'apparition d'un second Opéra-Comique à côté du premier qui dépérit.

Tels sont nos points de départ. Dans une question pareille, tout se tient. Nous nous préoccuperons alors des théâtres de la province, et comme conséquence immédiate de nos articles précédents.

GRAND-THÉÂTRE.

Débuts.



LES événements qui ont signalé les huit jours qui viennent de s'écouler sont nombreux et ne manquent pas d'importance : un seul, cependant, la représentation de *Robert-le-Diable*, les efface tous. A Lyon on ne se rappelait pas, à moins d'un grand artiste en représentation, avoir vu au Grand-Théâtre une affluence aussi considérable, et tout concourait à augmenter cette affluence que nous aimons à voir assiéger les portes et envahir la salle. D'abord, et en ceci j'avoue franchement que Scribe a raison lorsqu'il dit que les petites causes produisent souvent de grands effets ; d'abord c'était jour de fête, les désœuvrés ne manquaient pas, ensuite il pleuvait, et quand il pleut il faut bien se réfugier quelque part ; et combien y a-t-il de gens qui considèrent le théâtre bien plutôt comme un abri contre les intempéries du mauvais temps, que comme un délassement agréable et instructif ! Pour ceux-là, et je me plais à croire qu'ils étaient en majorité, pour ceux, dis-je, qui étaient attirés par le piquant, l'imprévu et l'extraordinaire que leur offrait la représentation par elle-même, ils ont dû être satisfaits. Tout s'est passé à la satisfaction générale, au contentement du plus grand nombre, et au grand étonnement de quelques-uns.

Toute la ville sait aujourd'hui qu'un accident très grave, arrivé à Mad. Dubreuil pendant la répétition de *Robert*, a empêché cette jeune cantatrice, qui nous en paraîtra plus intéressante du reste, de remplir le rôle d'Alice pour son premier début. Avec un dévouement qui n'offre que bien peu d'exemples, Mad. Miro-Camoin avait bien voulu se charger des deux rôles d'Alice et d'Isabelle, et je vous laisse à penser si l'on a dû être curieux et empressé de l'entendre. Isabelle et Alice, ces deux rôles si opposés de style et de conditions scéniques, dans lesquels il faut faire preuve de tant de qualités diverses, ont été chantés par Mad. Miro-Camoin avec un courage dont on ne l'aurait pas crue capable, avec un talent varié qu'on ne rencontre que bien rarement chez le même artiste. On ne saurait assez le répéter, Mad. Miro a l'art de plus en plus difficile de savoir chanter : son goût est parfait, ses vocalises pures, fines et délicates, il y a de la sagesse dans les traits qu'elle hasarde. Sa voix, qui est un *soprano* très élevé, attaque avec hardiesse et sans effort les passages les plus scabreux ; elle dit avec esprit, elle nuance avec sentiment. Comme actrice, elle connaît toutes les ressources de la scène ; elle est toujours naturelle, parce que son jeu est simple et vrai : comme femme, elle est gracieuse et quelquefois piquante, et je ne saurais dire lequel des deux rôles d'Alice ou d'Isabelle lui convient le mieux ; par goût peut-être, il me semble cependant que celui d'Isabelle lui est plus propice. J'ai rarement entendu mieux dire la cavatine du deuxième acte ; et ce que je trouve de précieux chez Mad. Miro, c'est qu'elle met une expression charmante dans sa manière de dire la phrase musicale : c'est bien là, en effet, le style et la couleur voulue unie à toute la légèreté, la justesse et le fini d'une exécution vocale parfaite. Entre Mad. Miro et les bonnes cantatrices de Paris je ne vois pas de différence, et je souhaite vivement que nous la gardions longtemps, car il me semble qu'il deviendrait fort difficile de la remplacer. Après cette terrible tâche accomplie, après avoir consommé son dévouement et ravi son auditoire pendant cinq actes, on devait une ovation à notre cantatrice, ovation méritée s'il en fut jamais. Est-il besoin de dire que Mad. Miro a été rappelée à grands cris ?

Il n'a pas été bien difficile de comprendre qu'après *Guillaume Tell* et la *Juive*, j'ai dû me tenir sur mes réserves à l'égard d'Alexandre ; il avait bien assez à faire sans doute sans écouter ma petite critique, et je n'ai pas voulu intervenir dans ses débuts. J'étais un peu comme tout le monde, j'attendais *Robert*, et *Robert* est venu enfin. Ma foi ! la somme des qualités l'emporte sur les côtés faibles, et *Robert* a ramené à lui bien des opinions rebelles. Certes ! si un chanteur a jamais eu de l'étoffe, comme on dit, c'est celui-là !... Je dis que l'instrument vocal d'Alexandre est magnifique et qu'avec un organe aussi riche, avec des ressources physiques aussi complètes, il aura quelque jour de grandes chances de succès. Reste la question des inégalités que l'on remarque chez le nouveau ténor, inégalités qui sont le fait de l'inexpérience, et qui doivent disparaître devant l'étude et le travail. La voix de poitrine est forte, sonore, éclatante dans les notes élevées ; la voix mixte est excellente, elle a du charme, et il est même peu commun de trouver une bonne demi-voix comme celle-ci à côté d'un volume très développé de la voix de poitrine. Aujourd'hui qu'Alexandre fait définitivement partie du personnel de notre opéra, maintenant que l'émotion de ses premiers débuts s'efface, et que le chanteur va devenir maître de lui-même, on lui dira, et je serai des premiers, pour être juste, ce qu'il peut et ce qu'il doit faire pour arriver à un bon résultat. En général, les critiques qu'on a prodiguées à Alexandre ont dû le remplir de découragement, parce qu'elles étaient trop acerbes, aigries qu'elles ont pu être d'autre part par des éloges trop exagérés. Dans quelque temps tout le monde sera d'accord ; laissez aller le chanteur, et si mes prévisions ne me trompent pas, il pourra tenir son emploi aussi bien que personne.

Cette représentation de *Robert*, avec laquelle je ne peux pas finir, nous a rendu Junca, dont la rentrée a été heureuse, nous a donné l'occasion d'applaudir Malliot dans le duo de l'*Honnête homme* que Junca et lui ont fort bien dit, et a servi aux premiers débuts de Mad. Camoin, comme première danseuse dans un pas de deux au deuxième acte, et le rôle de la Nonne au troisième acte.

Comment voulez-vous que je puisse achever tout ce qui me reste à dire ? Mlle Lehuen a terminé ses débuts dans l'*Ambassadrice*. Mad. Stewens, caractères et mères nobles, en a fini également : elle a joué l'*Ambassadrice*, la *Dame Blanche*, et le *Jeune Mari*, comédie de M. Mazères. Dans ce dernier ouvrage a paru M. Cécicourt dans l'emploi des jeunes premiers ; je n'attends que le temps nécessaire et l'espace voulu pour parler de la comédie, l'opéra nous absorbe ; et je constate pour mémoire la représentation de la *Sylphide* de dimanche dernier pour le premier début de Mad. Finart, comme première danseuse en partage avec Mad. Camoin. Je suis de ceux qui trouvent que Mad. Finart a bien dansé la *Sylphide*, qu'elle a de la légèreté et de la souplesse, qu'elle enlève des temps et des échos où l'on retrouve toute la vivacité de l'école nouvelle, qu'elle a du charme et la désinvolture italienne, que ses pointes sont délicates et que ses mouvements ont de la grâce : je trouve trouve tout cela. Permis à d'autres de ne pas être de cet avis, mais c'est le mien. Les opinions sont libres.

Ce soir même une petite femme qui n'a que peu de voix, mais qui est toute grassette et toute fraîche, débute dans le *Chalet* en compagnie de Malliot, destiné par état à soupirer après toutes les Bettly de France et de Navarre, et l'heure avancée ne nous permet pas non plus de rendre compte du concert d'Arctot le violoniste. Le cas en vaut la peine, et nous y reviendrons.

E. L.....R.



THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

LE père noble est l'une des plus étourdissantes conceptions du vaudeville moderne. Jeté dans un moule à peu près uniforme, ce personnage parvient à réjouir d'autant qu'il affecte plus de sévérité ; presque toujours vous le verrez boudier, gronder, crier ; et c'est précisément pour cela qu'on l'a nommé *père noble*. Les vaudevillistes ont une singulière façon de comprendre la noblesse. L'emploi dont nous parlons est pour les artistes une véritable providence, un hôtel des invalides. Le père noble a la face large, la démarche pesante, et l'embonpoint d'un pensionnaire du budget, d'un fonctionnaire public ; il lui est absolument indispensable d'être doué d'un organe rauque de contre-basse, ou de gros tuyau d'orgue ; toutefois, s'il n'avait que la voix faible et fêlée d'un valétudinaire, ce serait tout-à-fait la même chose, toujours un effet de l'âge. Les pères nobles sont habituellement de nobles pairs, de vieux oncles sans enfants, des généraux à la retraite, des financiers, des docteurs et des juriconsultes : ces grands garçons s'adaptent à toutes les fonctions. On est assez dans l'usage de chamarrer la poitrine des pères nobles du vulgaire ruban rouge : — quel homme assez maladroit ne peut maintenant parvenir au grade d'officier de la Légion-d'Honneur, pour peu qu'il le désire ? — La variété des nuances flatte l'œil ; quelques-uns prétendent, par habitude, que le ruban donne de la valeur relative à ceux qui n'en ont pas d'autre ; et puis, comme les vieillards ont vu toutes les guerres de l'Empire, ils pensent raisonnable de croire encore à l'honneur. Pardonnez-leur cette manie, que n'a malheureusement plus notre époque.

Du reste, à travers les rares intervalles de calme que lui laissent ses accès de goutte, le père noble fait jaillir quelques éclairs de belle humeur ; alors il se remet en mémoire son existence de love-lace ; il retrouve son petit mot pour rire, et montre de l'indulgence pour les écarts de la jeunesse : c'est le moment que choisissent les neveux ou les nièces pour de délicates révélations ; l'oncle s'emporte d'abord, puis les caresses le désarment ; il solde les vieilles dettes, unit les jeunes couples, donne sa bénédiction et la dot : voilà son bon côté. Jeunes dissipés, et vous filles sans fortune et sensibles, que Dieu place des pères nobles en vos familles !

M. Boulard vient prendre aux Célestins l'emploi du bourru bienfaisant que nous avons essayé de peindre. Le nom de *Boulard* rime avec *Bourgachard* ; l'artiste devait donc prendre ce rôle pour l'un de ses débuts ; le premier avait eu lieu dans le procureur de l'*Interdiction*. Cet ouvrage de Souvestre est semé de situations dramatiques vraiment saisissantes ; et nous nous étonnons que M. Alexandre, dont



Musique
de
L'ARTISTE
en province,

Journal des Théâtres de la Littérature & des Beaux Arts.

Paraissant tous les Dimanches avec Portraits & Dessins lithographiés par les premiers artistes. Musique de Piano et Romances composées pour le Journal, et délivrées gratuitement aux Abonnés.

N.º 5 Dimanche 16 Mai 1841.

Lyon, au bureau central, rue de l'arbre-sec, 31.

DAME DE FOURVIERES

ROMANCE .

Par M^{lle} MALLIOT.



Andantino .

CHANT .

PIANO .

Les yeux fi -

xés sur la sain - te Col - li - - ne où res plen dit - - - votre

au - tel ré vé ré - - . pour vous pri - er - - , pi - eu - se, je m'in -

cli - - ne; ren - - dez le cal - - me à mon cœur é - ga - ré .



au christ, à ses pures lu - mieres, j'offre mes jours, j'offre ma foi; un autre vœu pour tant se

Religioso

mele à mes pri - ères. da - me de four - vie - res, je veux vivre sous sa loi, par pitié, veillez sur moi.

2^e Couplet.

Que faire hé - las, une i - ma - ge pro - fane, la nuit, le jour, me trouble, me pour -
suit: puis u - ne voix que ma bou - che con - damne char - me mon cœur, m'é -
ni - vre, me sé - duit. des re - gards bru - lent mes pau - pie - res, des sou - pirs cau - sent mon é -
moi; puis des chants de plaisir é - touf - fent mes pri - ères. da - me de four -
vie - res dai - gnez sou - te - nir ma foi; par pi - tié, veil - lez sur moi.

3^e Couplet.

Rei - ne des cieux en moi vous pouvez li - re; tout mon a - mour, je l'a - dres - sais au
ciel. mais c'est en vain, un fu - nes - te dé - li - re me fait ché - rir un
pro - fa - ne mor - tel. pour ser - vir les sain - tes ban - niè - res, il faut des Vierges sans e -
moi. dans le monde où je vais, que vos dou - ces lu - mieres, da - me de four -
vieres dai - gnent sou - te - nir ma foi; en tous lieux, veil - lez sur moi.



le talent y est si bien placé, ne tienne pas à le faire représenter plus souvent. M^{me} Beuzeville s'était chargée du rôle de Marie, et sa complaisance n'a pas été, comme tant d'autres, un sacrifice imposé au goût public : le premier sujet de notre comédie pêche bien un peu par certaines exclamations dites de sentiment, mais à côté de cela trop de qualités brillent en elle pour que notre théâtre secondaire ne soit pas heureux et fier de l'applaudir.

Décidément les chanteurs de la troupe italienne paraissent tenir beaucoup à ce que Lyon se prenne pour eux d'une passion violente : *Elisire d'amore* avait été plusieurs fois administré aux spectateurs du Grand-Théâtre, ils ont voulu l'essayer mercredi sur le public des Célestins. On ne dit pas que jusqu'ici le philtre ait opéré grand effet.

Vous le voyez, depuis deux semaines la chronique du second théâtre ne présente pas beaucoup de faits dignes d'être recueillis, et sur certains autres il a fallu passer bien vite, sans s'arrêter à des commentaires. Mais on annonce la prochaine représentation d'ouvrages nouveaux et remarquables, au bénéfice de Barqui, notre excellent comique. Ayons donc patience et bon espoir.



GAUSERIES.

T vous dites, Monsieur, que par le temps qui court c'est chose assez facile de d'obtenir la croix de la Légion-d'Honneur? Vous me comblez de joie, en vérité.

Donc, récapitulons quelques-uns des moyens par lesquels on peut, notamment en notre bonne ville, obtenir ce ruban si désiré :

Avoir plutôt peu d'esprit que beaucoup d'esprit : — en avoir beaucoup, c'est soulever autour de soi mille jalousies ardentes et impitoyables ; — en avoir peu, c'est rentrer de droit sous ce grand niveau où vit en paix la grande majorité des mortels, à laquelle le Christ a songé quand il a dit : *Heureux sont les pauvres d'esprit.*

Avoir un tempérament plus flegmatique qu'enthousiaste : — avec du flegme on mesure la valeur de ses paroles, et l'on acquiert ce précieux *savoir-faire* qui, selon Figaro, vaut mieux que le savoir ; — avec de l'enthousiasme, qui vient de la chaleur du cœur, on risque fort, au contraire, de se laisser aller à des idées trop généreuses ou trop libérales, réputées crimes en certains lieux.

Etre l'ami, quand même, de toutes les autorités supérieures et inférieures, et deviner à point leur disgrâce pour se retirer d'elles vingt-quatre heures au moins avant leur chute, et aller saluer le nouveau soleil quarante-huit heures avant qu'il ne se lève.

Avoir commis de longues divagations, plus ou moins en français, dans un journal quelconque du gouvernement établi.

Avoir, dans une excursion champêtre, découvert un village fort connu pour ses eaux salubres ; se passionner pour les susdites eaux, les analyser et les orner, aux frais de la ville, d'un mémoire tiré à vingt mille exemplaires.

Visiter, aussi souvent que possible, à pied, en fiacre ou en voiture, les personnages dits à *positions sociales* ; médire avec eux d'une infinité de choses belles et bonnes, lesquelles, par cela qu'elles sont bonnes et belles, ne sont point en harmonie avec certaines idées ou certaines institutions.

Avoir fait partie d'un grand nombre de comités, — pour le choléra qui n'est pas venu, — pour les fièvres qui pourraient nous advenir, — pour les eaux qu'on a l'intention de rendre potables, — pour la salubrité des rues qu'on voudrait rendre propres, — pour l'examen de nos monuments manqués, tels que le Palais-de-Justice, le Grand-Théâtre, l'Abattoir, l'Entrepôt des liquides, etc., etc.

Voici, je crois, Monsieur, quelques-uns des moyens les plus généraux pour arriver à mon but. Je vous rends donc grâce de cette recette, que je vais aussitôt m'efforcer de mettre à profit. Car, pour que vous le sachiez, Monsieur, avant peu je me retire des affaires avec une fortune confortable, et ce me sera une agréable occupation que la *chasse à la croix*.

Cependant, Monsieur, je vous dirai que je n'aurais pas craint non plus d'appartenir à quelque corps savant.

— Que ne vous faites-vous nommer académicien ?

— C'est que, jusqu'à présent, je n'ai pas positivement eu le temps de m'occuper de sciences ni de littérature ; les affaires, depuis vingt ans, absorbant tous mes loisirs.

— Un titre vraiment littéraire n'est pas aussi nécessaire que vous pourriez le penser, pour entrer à l'Académie de Lyon.

— Vous croyez... ?

— Découvrez, par exemple, quelques restes d'aqueduc ou quelque pierre prétendue druidique ; au moyen de compilations, de citations et d'annotations, vous parvenez à enfanter presque un livre sur votre découverte : — ce mémoire-livre doit être au moins assez volumineux pour effrayer le lecteur le plus bienveillant ; — puis vous présentez le tout, livre, échantillon d'aqueduc ou de pierre druidique, à un académicien de vos amis, qui à son tour fait un rapport sur votre rapport.

— Mais ne trouvez-vous pas, Monsieur, qu'un aqueduc ou une pierre druidique sont des choses peu littéraires de leur nature ?

— Ceci dépend de la manière d'envisager la question : vous seriez dans la classe des académiciens *mythiques* ou *pétriphiles*.

— Je préférerais, à vous dire vrai, la classe des lettrés.

— Alors, déterrez dans la poussière de nos bibliothèques un poète ou un historien profondément inconnu ; — plus il sera inconnu, plus vous aurez le champ libre pour des divagations de toutes sortes ; — vous annotez ledit historien ou poète, et il faudrait être bien maladroit pour ne pas trouver dans l'auteur déterré l'occasion de quelques magnifiques tirades sur les merveilleux avantages d'être

médecin, avocat, jurisconsulte, agronome, etc., etc. ; — voire même sur le gouvernement constitutionnel, sur le roi, sur sa famille, sur les ministres, et enfin sur toutes les *actualités* qui peuvent servir de marchepied pour arriver à une haute position sociale. Vous faites imprimer le tout à vos frais, vous l'offrez à l'Académie, qui, à l'unanimité, vous offre mille félicitations ; vous lui offrez vos remerciements, et elle, en bonne fille qu'elle est, vous offre définitivement une place en son sein, — *in suo docto corpore*, comme dirait le malade imaginaire. — Je pourrais, au besoin, vous citer bon nombre d'académiciens qui ne sont guère plus littérateurs que le malade imaginaire n'était médecin. — Mais, par contre, je pourrais aussi vous nommer grand nombre d'académiciens qui sont beaucoup plus médecins que littérateurs.

— J'ai ébauché, dans mon jeune temps, quelques idées sur les vers à soie ; — si j'écrivais un mémoire sur les mœurs de cet intéressant animal ?

— Je vous promettrais alors la place d'académicien, à une imposante majorité.

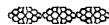
* * Depuis quelques jours, de nombreux ouvriers sont occupés, sur la place de la Comédie, à déterrer d'immenses pierres de taille qui reposaient là, silencieuses, attendant que quelque architecte vint les produire au grand jour. — Primitivement elles étaient destinées à la construction du Grand-Théâtre, mais malheureusement elles sont devenues tout-à-coup inutiles, tant les mesures avaient été bien prises par l'architecte dans la construction du susdit théâtre. Donc, on a cru devoir les ensevelir, comme des minéraux inutiles et incompris. — Mais, chose singulière, on a trouvé, reposant à côté de ces pierres informes, le plan d'un charmant théâtre. Les colonnades en sont légères, et l'air circule librement sous de gracieuses galeries ; les distributions des loges et de l'intérieur sont du plus heureux effet, et admirablement propres à l'acoustique ; les lambris et les peintures sont d'un style fin, spirituel, délicat : c'est une œuvre enfin du plus grand mérite et d'une belle unité, tant il y a d'harmonie dans toutes ses parties, au point de vue de l'art et de l'utilité.

Pierres indiscrètes, gardez-vous donc près de vous, comme vengeance, au jour de la résurrection, ce gracieux plan de théâtre qui, aujourd'hui, doit faire rougir l'architecte qui n'a pas su vous utiliser ni vous comprendre ?

* * Sous prétexte qu'il y a dans notre ville un Jockey's-Club, les chevaux de fiacre ont cru devoir prendre un nouvel essor, et suivre enfin le progrès social. — Un journal de la localité annonce que, sur la place Bellecour, deux chevaux de fiacre sont partis *au galop, avec une rare vitesse*, et qu'ils n'ont pu être arrêtés, dans leur course rapide, que par plusieurs maisons qui, heureusement, se trouvaient là par hasard.

A cet effet, il est question de la création d'une assurance contre la vitesse des chevaux de fiacre de Lyon.

S'adresser, pour plus amples renseignements, rue Saint-Dominique.



ORIGINE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Que de vers enchanteurs, que de tableaux parfaits
Des lettres et des arts nous ont peint les bienfaits !
Il n'est rien, dans le monde ou dans la solitude,
Au-dessus du bonheur que procure l'étude !
On a dit ses attraits, ses plaisirs, son pouvoir,
Ce que dans tous les temps l'homme a pu lui devoir ;
Ses fruits pour tous les goûts, ses dons pour tous les âges,
Ses leçons pour les grands, ses trésors pour les sages,
Pour tous les malheureux ses secours jamais vains,
Pour tous les ennuyés ses passe-temps divins ;
Mais ce qu'on n'a pas dit assez souvent peut-être,
Ce sont les amitiés que l'étude a fait naître !

Deux auteurs d'autrefois, maintenant peu connus,
S'assemblaient, chez l'un d'eux, à des jours convenus,
De leurs nouveaux écrits se faisaient confiance,
Et d'un heureux loisir goûtaient l'indépendance ;
Un autre ami survint, marchant au même but,
Qui d'esprit à son tour payait même tribut ;
Sous la foi du secret on y lit vers et prose,
Quelquefois on discute et plus souvent on cause.
D'un quatrième ami le conseil augmenté
Commence à s'effrayer de sa célébrité,
Si toutefois la gloire est sujet d'épouvante,
Et si l'on peut fermer la bouche qui vous vante !
Un éloge toujours nous montre nos amis ;
Ceux qui louaient le mieux, les premiers sont admis :
Et le petit salon où tant de gloire abonde,
Ne peut plus désormais contenir tant de monde ;
Pour causer plus à l'aise il faut un autre lieu....
Ce fut à ce besoin que pourvut Richelieu.

Ainsi de son berceau sortit l'Académie,
Mais de l'amitié seule elle reçut la vie.
Pour quelques vains hochets, échappés de sa main,
Sans doute elle a souvent célébré son parrain ;
Mais qu'elle nous ravisse quand sa voix plus sincère
Redit, en les goûtant, les bienfaits de sa mère !

FLORIMOND L.....

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

BERLINES-POSTES
DU COMMERCE,
 RUE CROIX-DES-PETITS-CHAMPS, 12, A PARIS.
 NOUVEAU SERVICE EN POSTE
De CHALON à PARIS,
 EN 35 HEURES.
 Correspondance directe
DE LYON A CHALON

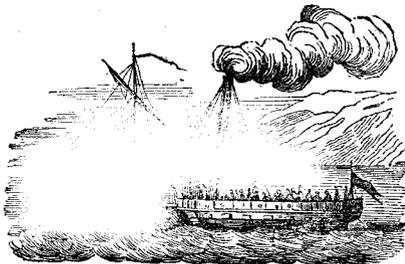
AVEC LES
PAPIN DE LA SAONE,

Bateaux à vapeur en fer, partant tous les jours du quai Peyrollerie.

—
AVIS AUX VOYAGEURS.

On assure les places de LYON A PARIS aux bureaux de la *Société Lyonnaise*, port des Cordeliers, 59.

(51)



SERVICE

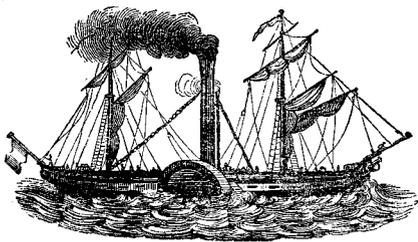
De Lyon à Aix-les-Bains
ET CHAMBERY,

PAR BATEAUX A VAPEUR EN FER.

Départs tous les jours, à trois heures du soir.

BUREAUX : Cours d'Herbouville, 4.

(27)



Compagnie générale

DES BATEAUX A VAPEUR.

SERVICE SPÉCIAL

ENTRE LYON ET VALENCE.

DÉPARTS TOUS LES JOURS

du port de la Charité, à 11 heures du matin.

BUREAUX : { Place des Terreaux, 16,
 Quai de la Charité, 28.

(25)

Grande et belle collection

DE **STATUES, BAS-RELIEFS,** etc., etc.



AUGUSTINI,

MOULEUR,

Place Bellecour, 19,

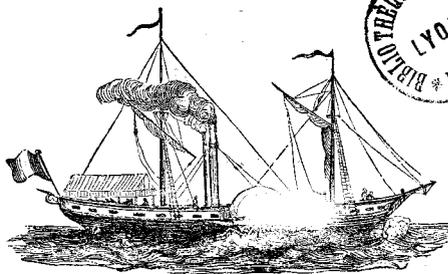
A l'honneur de faire ses offres de service à MM. les artistes, amateurs et chefs d'institution, qui trouveront dans ses ateliers tout ce qui peut servir à l'étude du dessin. Il possède un grand nombre de moulages pris sur les *originaux antiques*, ainsi que sur les productions des *grands maîtres modernes*; de nombreux bas-reliefs; toutes les *frises du Parthénon*, en 50 morceaux; le *Triomphe d'Alexandre*; de beaux modèles pris sur nature vivante, etc.

MM. les ecclésiastiques trouveront chez lui beaucoup de sujets de piété, entre autres un *magnifique Christ en croix* récemment moulé par lui, sur un ivoire d'un grand prix.

MM. les architectes qui lui confieront des *travaux de décors* auront lieu d'être satisfaits de la modération de ses prix et de son activité.

Il se charge de mouler la tête des personnes mortes, et de faire exécuter les bustes d'une parfaite ressemblance.

Compagnie du Sirius,



LE SIRIUS,

Se rendant à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHÉ,

Se charge des Passagers aux prix suivants :

BEAUCAIRE et AVIGNON,

Premières 6 fr., Secondes 4 fr.

VALENCE,

Premières 4 fr., Secondes 2 fr.

Départ du quai de la Charité.

Les Bureaux sont quai Monsieur, 119.

(26)

UN JEUNE HOMME de 19 ans désirerait trouver un emploi dans un Bureau ou un Magasin.

S'adresser au Bureau du Journal.

AVIS

Aux Dames, Demoiselles et
Maitresses de pension

QUI S'OCCUPENT DE BRODERIE.

Le sieur PETIT, dessinateur, ci-devant rue Saint-Marcel, demeure actuellement place Neuve-des-Carmes, n° 1, au 2^e, près de la rue Saint-Marcel, à Lyon.

Il tient toujours les articles de broderie dessinés sur l'étoffe, prêts à mettre en œuvre, tels que cois, guimpes, manchettes, mouchoirs de poche, volants de robes, voilettes, garnitures, aubes, nappes d'autel, etc.

On y trouve aussi le Dépôt de l'Eau pour les dents, de M. Dézirabode, dentiste du roi.

(29)

Enseignement Musical.

Mad. Emile Chevè, auteur du *Traité général élémentaire de musique*, prévient les personnes qui désirent apprendre la musique ou la faire apprendre à leurs enfants, qu'étant venue se fixer à Lyon pour y enseigner cet art, elle donnera sa première leçon le *mercredi 2 juin*, à huit heures et demie précises du soir, chez elle, *place Croix-Pâquet, n° 11, maison Ricard*, escalier à gauche, au 3^e. Les leçons seront continuées les lundis, mercredis et vendredis, à la même heure.

L'enseignement est divisé en trois degrés, ainsi qu'il suit :

Premier degré, 40 leçons : intonation, mesure, transposition.

Deuxième degré, 40 leçons : modulation, lecture, théorie.

Troisième degré : pratique et perfectionnement, écriture sous la dictée, étude de l'harmonie.

Prix de l'enseignement complet : cent francs payables en trois termes, savoir : 33 fr. après le premier degré, 33 fr. après le deuxième, et 30 fr. après avoir commencé le troisième.

Lorsque plusieurs membres de la même famille s'inscrivent ensemble, il est fait à chacun d'eux une remise d'un cinquième du prix de la souscription.

Une dame ou un enfant peuvent être accompagnés.

Le professeur est tellement certain du résultat de son enseignement, que toute personne qui aura suivi les 40 leçons du premier degré sera libre de retirer son engagement avant de passer au deuxième degré, et sans rien payer pour le premier si son éducation musicale ne lui paraît pas en rapport avec le temps qu'elle y aura consacré.

Le prospectus se délivre gratuitement chez le concierge.

(24)

Au Parisien.

A. BERTOMÉ,

TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 50 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c.

(28)

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte.

Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin.

(30)

A VENDRE,

POUR CESSATION DE COMMERCE,

FONDS DE VINAIGRE,

Bien situé et bien achalandé, place Lévis, n° 2.

S'y adresser.